Document generated on 04/25/2024 4:05 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Où il est question de machine, de pantoufle et de gouffre

Lise Vaillancourt

Number 83 (2), 1997

Personnages

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25433ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaillancourt, L. (1997). Où il est question de machine, de pantoufle et de gouffre. *Jeu*, (83), 84–87.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LISE VAILLANCOURT

Où il est question de machine, de pantoufle et de gouffre

Quelle étrange action tout de même ; se présenter devant un public en étant quelqu'un d'autre que soi. Qu'est-ce que nous revêtons du personnage exactement et qu'est-ce que nous jouons de nous-mêmes ? Comment s'appelle la part de nous qui emprunte l'aspect de quelqu'un d'autre ? Qu'est-ce qui s'est glissé hors de l'écrivain et est devenu le personnage que nous incarnons ? Et quelle est la part de nous-même qui rencontre une partie de l'écrivain ?

Lise Vaillancourt a écrit, joué, animé des ateliers et géré des compagnies. De 1982 à 1987, elle a été codirectrice du Théâtre Expérimental des Femmes de Montréal. De 1991 à 1996, elle a occupé le poste de directrice artistique du Théâtre de la Ville. Elle se consacre maintenant entièrement à l'écriture. Elle est l'auteure d'une douzaine de pièces de théâtre, de courts textes et de monologues, notamment *Antoine, opus 1*, *Billy Strauss* et *Balade pour Fannie et Carcassonne*. Elle a également publié une bande dessinée pour enfants et deux romans, *le Journal d'une obsédée* (les Herbes rouges, 1989) et *l'Été des eiders* (Leméac, 1996).

Ne sommes-nous pas tentés parfois, au bout de trente, cinquante, cent représentations de rester dans la peau de cet autre ? Avoir la possibilité d'une prière, d'un cri d'amour, d'une vengeance qui active ces endroits en nous où nous prions, où nous aimons jusqu'au cri, où nous nous vengeons. Si être un humain, c'est avoir la conscience de la mort, incarner un personnage, n'est-ce pas goûter à l'éternité ? J'ai connu un peu ce sentiment quand je jouais. Je le connais encore quand je lis mes pièces aux comédiens ou à des amis ; ce que le personnage dit à travers moi me donne une puissance particulière d'affronter celle du monde dans lequel je vis. Quelque chose de plus égal, me semble-t-il, s'instaure alors entre moi et le monde. Le personnage a toujours quelque chose de plus grand que moi. Normal, il est dans l'absolu. Moi, dans la complexité.

16 juin 1997. Je travaille sur une pièce mettant en scène des jumelles, Rachel Éléonore et Marie-Christophe, séparées dans l'enfance par la rupture de leurs parents. La pièce commence au moment où elles se revoient pour la première fois depuis trente ans alors que leur mère vient de mourir. Rachel Éléonore a éprouvé longtemps une haine mortelle pour sa sœur, ayant vécu le départ de celle-ci comme une trahison, comme un désengagement, comme une chose absolument inacceptable. Marie-Christophe, petite, avait décidé d'aller vivre avec son père parce que c'était plus joyeux et plus facile. Même si elles se retrouvent face à face aujourd'hui, tout les

Alchimistes au travail (coll. Bibliothèque nationale, Paris). Gravure tirée de l'ouvrage de Pierre Andremont, *les Énigmes de l'alchimie*, Genève, Éditions Famot, 1980.

sépare : leurs perceptions et leur façon d'appréhender le monde, leur passé, leur bagage affectif. Marie-Christophe a vécu aisément avec son père et a voyagé beaucoup. Rachel Éléonore a vécu pauvrement avec sa mère. Au moment où Marie-Christophe entre en scène, contente de revoir sa sœur dont elle a admiré les sculptures récemment dans une revue, la haine de Rachel Éléonore refait surface et devient démentielle.

17 juin, dans la nuit. Je décide de délaisser un peu l'histoire pour m'attarder sur le fonctionnement de ces deux personnages. Je suis en train de démonter Rachel Éléonore. Assise à mon bureau, je n'ai pas l'aspect de l'écrivain mais celui d'un mécano. Penchée au-dessus de ma feuille blanche, je suis dans un garage en train de contempler une machine. Cette machine, c'est la machine de haine de Rachel Éléonore. Tous les soirs, Rachel Éléonore l'enlève avant d'aller se coucher. C'est une machine de haine qui marche à fond de train le jour. Si elle la gardait la nuit, elle ne pourrait pas dormir. La machine est constituée de plusieurs tuyaux serrés les uns contre les autres et reliés entre eux par des coudes, le tout formant un cube imparfait et très dense de la grosseur d'une télévision portative. Au centre de la machine, il y a un système de pompage. J'y entends des bruits de succion et, parmi ces bruits, je peux distinguer les couinements d'un animal qui semble mal pris. Sans savoir exactement comment Rachel Éléonore se départit de cette machine chaque soir, je constate que le système de pompage se relie probablement au système sanguin à l'intérieur de son corps. C'est par le sang que cette machine se lie à mon personnage. Quand Rachel Éléonore porte cette machine le jour, cela lui donne un aspect magnifique. Mon but en observant cette machine de haine est de découvrir son fonctionnement et, par là, de savoir comment je pourrai la démonter ou la neutraliser au besoin, car ce sera une histoire de haine et sans doute de mort, et Marie-Christophe a comme moteur principal la peur.

Il y a des personnages-machines comme Rachel Éléonore.
Il y a des personnages-pantoufles ; on entre dedans et on se sent comme chez soi.
Il y a des personnages-gouffres : les Hamlet et compagnie.

Dans le roman, je pourrais qualifier mes personnages de marcheurs. Ils ont la faculté en parcourant de vastes étendues blanches ou désertiques de faire entendre leur voix, pas celle que l'on entend dans la rue, pas la voix sonore ou orale mais la voix qui vient du plus profond d'eux-mêmes, celle qui témoigne d'une avancée dans l'inconnu. Ces marcheurs, je les suis toujours avec une immense attention, un peu à la manière d'André Breton qui disait : « Je suis (du verbe suivre) un être humain que je suis. » Mes personnages de roman ont des voix fort différentes de mes personnages de théâtre. Dans le roman, la voix est beaucoup plus près du murmure, et pourtant, c'est un cri. Dans la pièce, la voix est très souvent celle de la profération ou celle de la colère. Quand on voit Rachel Éléonore la première fois, elle lance d'ailleurs une imprécation à sa sœur :

> RACHEL ÉLÉONORE – Si tu reviens me voir, Marie-Christophe, sois assurée qu'il t'arriveras malheur. Tu m'entends ? Le malheur maintenant, il se tiendra toujours à côté de moi et si tu t'avises de m'approcher, il te sautera dessus comme un chien.

La mère des jumelles a aussi ce ton-là quand elle demande à Rachel Éléonore de la « tordre » :

> LA MÈRE – ...tordre sa mère pleine de pleurs ainsi qu'il faut le faire pour un torchon mouillé demande une force immense et un certain doigté. Tordez-moi, ma fille ! Je ne veux plus sentir toute cette eau dans ma gorge. Je veux que vous la fassiez sortir de moi. Allons, ma fille, sortez-moi cette eau du corps. Toute cette eau. J'ai besoin d'être sèche en dedans. Sèche ! Exécutez !

17 juin, milieu de la nuit. Je continue d'observer la machine de haine de Rachel Éléonore. Elle lui appartient à elle seule. Sa sœur, Marie-Christophe, ne pourrait pas l'intégrer, même si elle est sa jumelle. C'est la peur qui appartient à Marie-Christophe : une peur absolue, celle de ne pas être aimée ou celle de mourir. La peur de Marie-Christophe ne fonctionne pas comme une machine même si c'est un moteur. Pour le moment, Marie-Christophe est encore une partie de moi ; je sens sa peur ronronner dans ma propre poitrine. À ce stade de l'exploration, j'en suis à faire se rencontrer un personnage et une partie de moi-même. Je ne crois pas encore que la rencontre puisse être égale ? Marie-Christophe sera un personnage quand je saurai de quelle action elle est investie. Pour le moment, elle surveille Rachel Éléonore comme moi j'observe la machine.

Outre les personnages des jumelles, il y a aussi dans cette pièce, et se situant à un autre niveau, ce que j'ai appelé des personnages-événements. Il y a la Guerre qui arrive de loin et vient se réfugier au pays, il y a aussi la Révolte de 1837 qui n'en peut vraiment plus d'être la révolte seulement de 1837, il y a la Révolution tranquille, une jeune fille de quinze ans endormie comme la Belle au Bois Dormant, il y a l'Amour, un vieil homme qui se lamente sans arrêt :

> L'AMOUR – Ah ! que je suis déprimé, ah, que je suis fatigué !
>
> UN ANGE – Encore à vous plaindre !

L'AMOUR – Ne vous plaindriez-vous pas si vous étiez délaissé comme moi, abandonné, chassé d'endroits où avant je régnais. J'étais un roi. Regardez, je porte la couronne et le sceptre mais je n'ai plus de royaume. Ah, que je suis malheureux !

Il y a aussi ceux que j'ai appelé des personnages-éléments tels la Nuit, le Jour, le Vent, le Temps. Et puis, il y a les divinités, les anges, tous ces personnages si immenses quand on parle de divinités que je les ai traités comme tous les personnages immenses : avec humour et humanité.

UN ANGE (*à l'Amour*) – Vous êtes trop vieux ! Donnez-moi votre couronne. Je serai l'amour sans la lourdeur et les complications. Votre jeunesse, sombre et torturée, a influencé toute l'humanité. Je crois pouvoir donner un nouveau souffle à l'idée. Rester léger, insouciant, voilà ce qu'il faut.

17 juin, fin de la nuit. Rachel Éléonore est debout. Elle a réintégré sa machine. Marie-Christophe entre. Les jumelles sont face à face. Trente ans qu'elles ne se sont pas vues, et il y a autour de cette rencontre exceptionnelle une tension immense et une odeur de mort. Je devrai composer avec ça, la haine affrontant la peur. Depuis le début, ça me paraissait impossible. Maintenant, je vois que je n'ai pas le choix.

Finalement, que ce soit des personnages-pantoufles ou des personnages-machines, tous ont cette particularité d'être des gouffres. Ce que je vois du personnage me convie toujours au danger, à la mort, au risque immense de m'y engager. Mais engagée, ce gouffre, cette chute que j'ai fini par chérir, cet effondrement où je trouve tout à dire, ce mouvement vers la mort, finalement, ce vertige, ce moment d'exception, c'est une pièce, c'est un jeu.

Les comédiens, dans ce jeu, deviennent, à l'instar de l'auteur, des alchimistes du verbe. C'est pour ça que je dis : quelle étrange activité mais ô combien fascinante de se présenter devant un public et de jouer quelqu'un d'autre que soi. **j**